

constitué, non pas encore un État, mais un pouvoir souverain absolu et centralisé <sup>1</sup>, et, si le système avait pu durer encore quelques générations, peut-être la transformation de la monarchie en un véritable État se fût accomplie presque sans difficulté, tant auraient été affaiblies et endormies les forces qui pouvaient l'arrêter.

Joseph, en lançant dans cette monarchie historique l'idée de l'État moderne, en voulant brûler les étapes de l'une à l'autre, réveilla ces forces qui s'assoupissaient, ressuscita celles qui, en léthargie, étaient déjà voisines de la mort. Par ses réformes politiques et surtout sociales, il tourna l'aristocratie et l'Église, lésées dans leurs privilèges sociaux et dans leurs intérêts, contre le centralisme qu'elles avaient soutenu jusque-là. Une bureaucratie toute-puissante, tyrannique, niveleuse, jalouse de toute supériorité et de toute indépendance, devait désormais plier sous son joug également tous les sujets, et la langue d'État allemande être le véhicule de ses idées comme l'instrument de son pouvoir : pour se défendre de son étreinte, pour arrêter son intrusion dans toute la société, la noblesse et l'Église entreprirent de relever, de restaurer les idiomes nationaux qui tombaient en désuétude, le tchèque réduit à être un patois de paysans, le magyar dépossédé par le latin et l'allemand de sa place dans la vie publique. A l'Autriche conservatrice, ces deux puissances conservatrices avaient prêté un efficace concours : mais l'Autriche révolutionnaire de Joseph n'y pouvait plus compter. Contre les innovations de l'empereur, elles cherchèrent un appui dans les anciens souvenirs d'indépendance nationale ; contre la germanisation, dans la résurrection des langues nationales. En faisant appel ainsi au sentiment national sous ses deux formes, provinciale et ethnique, elles ne se doutaient pas qu'elles ouvraient elles-mêmes la carrière à une nouvelle force révolutionnaire, de toutes la plus redoutable pour les intérêts conservateurs qu'elles croyaient préserver.

L'échec de Joseph ne fut pas suivi d'une restauration pure et simple. Léopold conserva de ses réformes tout ce qu'il put défendre de la fureur de la réaction. Le pouvoir monarchique en resta fortifié, sans pourtant avoir entièrement triomphé. Aux défauts dont elle était déjà marquée, — à la lourdeur, la lenteur, la paresse et la complication, — l'organisation intérieure de la monarchie autrichienne en ajouta ainsi un nouveau : l'incohérence, le manque de logique. Un ferment nouveau de dissolution, une cause

1. Rieger, *Úst. dějiny Rakouska*, 18.